

La revue des ressources

-- Magazine - Idées --

Idées



Contre le roman d'élevage : manifeste

Christophe Spielberger

Première publication : 2000, et mis en ligne
le décembre 2002

Souvent en retard sur leur époque, avec la question du prêt payant en bibliothèque (1) les éditeurs ont une fois encore choisi de mener un combat d'arrière-garde. Invoquant le sempiternel constat que l'édition va mal, ils ont décidé de s'en prendre aux fondements mêmes de la démocratie culturelle.

Que le prix Goncourt soit emprunté 2 000 fois en bibliothèque, il ne s'en vendra pas moins à 200 000 exemplaires en librairie, sans parler de l'édition de poche l'année suivante. Inversement, que "Monsieur le Jeune Auteur" n'ait réalisé qu'un millier de ventes dans les trois mois qui lui sont impartis sur les rayonnages des librairies, d'être accessible à long terme dans les bibliothèques constitue pour lui une chance unique de se faire connaître.

Car le premier souci d'un auteur qui se respecte est celui d'être lu. Qui dit lu dit reconnu et qui dit reconnu dit, tôt ou tard, acheté dans les librairies. Quel lecteur va continuer d'emprunter "Monsieur le Jeune Auteur" si son budget lui impose soudain de choisir entre un premier roman et le dernier opus de son écrivain favori ? Nous ne sommes pas à la foire, en Littérature il ne faut pas payer pour voir.

Ou alors que les éditeurs aillent au bout de leur logique : pourquoi ne s'en prennent-ils pas aux librairies d'occasion, parisiennes en particulier, dont les ventes sont florissantes et chez lesquelles on peut trouver à moitié prix n'importe quel roman dans le mois qui suit sa parution ? L'auteur ne touche là non plus aucun droit sur cette vente, laquelle ne succède la plupart du temps même pas à une première vente, ces exemplaires provenant du service de presse, spécialité très française consistant à submerger les journalistes de la moindre nouveauté et auxquels on ne peut pas en vouloir de se délester, de temps à autre, d'un stock encombrant et de toute façon impossible à assimiler.

Avant d'entonner leur triste ritournelle, certains éditeurs seraient bien inspirés de balayer devant leur porte. Si l'édition va mal, c'est peut-être pour avoir pris trop longtemps ses "clients" pour des imbéciles. A leur resservir sans cesse la même soupe, à les assener de coups de promotion grotesques, pas étonnant que les lecteurs aient envie de vérifier d'abord en bibliothèque si par hasard, on ne les a pas encore bluffés...

Tandis que s'ouvre un autre siècle, il est peut-être temps de (re)définir les bases de la Littérature contemporaine. Je m'en tiendrai à l'art du roman, auquel je me dévoue depuis dix ans et dont le Robert nous rappelle qu'il constitue "l'oeuvre d'imagination en prose par excellence" :

1. Contre les histoires dont on devine la fin au bout de vingt pages.
2. Contre l'autobiographie déguisée, dont on a le culot d'essayer de faire un genre sous le terme décourageant d'"auto-fiction".
3. Contre le réalisme racoleur, où des personnages insipides nous font croire que leur existence présente un intérêt.
4. Contre l'érudition historique, à travers laquelle des premiers de la classe tentent de pallier leur manque d'imagination.
5. Contre le copier-coller, où l'on confond "avoir du style" et "posséder un ordinateur".
6. Contre le confort éditorial, où l'usage veut que l'on se conforme à la "couleur maison".

Poser l'imagination c'est remettre l'exigence au coeur du roman, quitte à en publier moins et

reconnaître enfin qu'écrire est une affaire rare.

Pour la fiction, pour le langage et pour la surprise, pour le plus grand bien de la Littérature contemporaine.

Post-scriptum : (1) Ce texte a été publié en 2000 à l'occasion du débat et des polémiques autour du prêt payant en bibliothèque.